

V. E. SCHWAB

LA VIE

INVISIBLE

D'ADDIE

LARUE

LUMEN

EXTRAIT GRATUIT



V. E. Schwab est l'autrice prodige de plus d'une quinzaine d'ouvrages traduits dans près de vingt langues. Unanimement saluée par la critique, elle prend d'assaut à chaque nouvelle création les listes de best-sellers du *New York Times* et on ne compte plus les projets d'adaptation de ses œuvres à l'écran. Elle portait depuis dix ans en elle son grand œuvre,

l'histoire d'une jeune fille qui a signé sans le vouloir un terrible pacte avec le diable... Née en 1987, l'autrice se passionne pour les contes et légendes, le folklore et les récits qui vous font douter de la réalité du monde. Fille d'une mère britannique et d'un père californien, elle a grandi dans le sud des États-Unis, mais habite désormais à Édimbourg en Écosse, où on peut en général la trouver attablée dans un café, occupée à imaginer des histoires de monstres.

LES TITRES DE V. E. SCHWAB DISPONIBLES AU CATALOGUE LUMEN :

SHADES OF MAGIC



3 tomes

EVIL



2 tomes

CASSIDY BLAKE



2 tomes, en cours

V. E. Schwab

LA VIE
INVISIBLE
D'ADDIE
LARUE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sarah Dali

LUMEN

Titre original : *The Invisible Life of Addie LaRue*

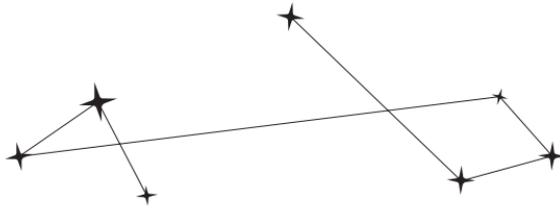
Copyright © 2020 by Victoria Schwab

© 2021 Lumen pour la traduction française

© 2021 Lumen pour la présente édition

Publié en accord avec l'auteur, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, U.S.A.

Illustrations intérieures : Jennifer Hanover



Villon-sur-Sarthe, France
29 juillet 1714

Une jeune fille s'enfuit pour échapper à la mort. Elle sent la chaleur de l'été lui cuire dans le dos à travers ses vêtements, mais il n'y a ni torches ni foule en colère, seulement les lanternes du mariage qui brillent au loin et la lueur rougeâtre du soleil couchant qui s'évanouit à l'horizon pour se répandre sur les collines. La jeune fille court et ses jupons se prennent dans les herbes tandis qu'elle se précipite vers les bois pour tenter de battre à son propre jeu la lumière déclinante.

Portées par le vent, des voix crient son nom :
« Adeline ? Adeline ? Adeline ! »

Son ombre s'étire devant elle – trop longue, ses contours sont déjà flous. Des petites fleurs blanches tombées de ses cheveux parsèment le sol comme une myriade d'étoiles. Une constellation laissée dans son sillage, à l'image de celle qui orne ses joues.

Sept taches de rousseur. Une pour chaque histoire d'amour qu'elle vivra, voilà ce que lui avait dit Estelle quand elle était encore petite. Une pour chaque vie qu'elle mènera. Une pour chaque dieu qui veillera sur elle.

Aujourd'hui, ces sept taches se moquent d'elle. Promesses. Mensonges. Elle n'a jamais connu l'amour, n'a mené aucune sorte de vie, n'a été entendue par aucun dieu et maintenant, le temps lui file entre les doigts.

Mais la jeune fille ne ralentit pas et ne se retourne pas non plus : elle n'a aucune envie de voir la vie qui l'attend. Figée comme une nature morte. Immuable comme la tombe.

Alors elle s'enfuit.

PREMIÈRE
PARTIE

LES DIEUX QUI RÉPONDENT
À LA NUIT TOMBÉE



Titre de l'œuvre : *Revenir** ¹

Artiste(s) : Arlo Miret

Date : 1721-1722

Matière : Bois de frêne, marbre

Provenance : Prêt du musée d'Orsay

Description : Série sculpturale de cinq oiseaux de bois dans diverses postures et phases avant le décollage, fixée sur un étroit socle de marbre.

Contexte : Autobiographe assidu, Miret a conservé des journaux intimes qui nous éclairent sur son état d'esprit et son processus artistique. En ce qui concerne la source d'inspiration de cette œuvre, Miret attribue l'idée à une figurine découverte dans les rues de Paris durant l'hiver 1715. On raconte que l'oiseau de bois, trouvé avec une aile cassée, est reproduit (intact) dans le cinquième élément de la série, prêt à s'envoler.

Valeur estimée : 175 000 \$

1. Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

I

New York
10 mars 2014

La jeune fille se réveille dans le lit d'un autre. Parfaitement immobile, elle essaie de retenir le temps comme on retient sa respiration. Comme si elle pouvait, par la seule force de sa volonté, empêcher les aiguilles de l'horloge de tourner, empêcher le garçon à ses côtés de se réveiller, empêcher le souvenir de cette nuit passée ensemble de s'estomper.

Elle sait, bien sûr, que c'est impossible. Qu'il oubliera. Ils oublient toujours. Ce n'est pas sa faute – ce n'est jamais leur faute.

Il dort encore. Elle regarde ses épaules se soulever et s'abaisser, les boucles noires sur sa nuque, la cicatrice sur ses côtes. Des détails qu'elle a mémorisés depuis longtemps déjà.

Il s'appelle Toby.

Hier soir, elle a prétendu être Jess. Elle a menti pour la seule raison qu'elle ne peut pas prononcer son vrai nom – détail cruel dissimulé comme une ortie dans l'herbe. Un piquant bien caché, destiné à blesser. Est-on autre chose que les traces qu'on laisse derrière soi ? La jeune fille a appris à se frayer un chemin à travers les ronces, mais certaines coupures sont inévitables : un souvenir, une photographie, un nom.

Le mois dernier, elle a été Claire, Zoe et Michelle. Mais l'avant-veille, quand elle était Ellie et qu'ils faisaient la fermeture d'un café après son concert, Toby lui a confié avoir craqué pour une certaine Jess... qu'il lui restait à rencontrer.

Alors, maintenant, elle est Jess.

Toby commence à bouger. Comme d'habitude, elle ressent un petit pincement au cœur en le voyant s'étirer avant de rouler vers elle. Mais il tarde à se réveiller. Le visage du dormeur n'est plus qu'à quelques centimètres du sien. Elle le détaille : ses lèvres sont entrouvertes, ses yeux couverts par des boucles noires et ses cils bruns contrastent avec ses joues blanches comme neige.

Un jour qu'ils se promenaient le long de la Seine, le ténébreux avait taquiné la jeune fille sur ses goûts bien arrêtés. Il insinuait que la plupart des hommes qu'elle choisissait – et aussi certaines femmes – lui ressemblaient en tout point : les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux perçants, les mêmes traits burinés que lui.

Mais ce n'était pas juste. Après tout, si le ténébreux avait pris ces traits, c'était grâce à elle. C'est elle qui lui avait donné cette apparence, qui avait choisi quoi en faire, ce qu'elle avait envie de voir.

— *Est-ce que tu te rappelles le temps où tu n'étais qu'ombre et fumée ?* lui avait-elle un jour demandé.

— *J'étais la nuit en personne, très chère,* avait-il répondu d'une voix douce et profonde.

Nous voici dans une autre ville, un autre siècle. C'est le matin. La lumière éclatante du soleil filtre à travers les rideaux et Toby bouge à nouveau. Il émerge du sommeil. La jeune fille qui est – qui était – Jess retient une nouvelle fois son souffle.

Elle essaie d'imaginer une autre version de cette journée, une version où, dès son réveil, en posant les yeux sur elle, il se souviendrait d'elle. Où il lui dirait bonjour, tout sourire, en lui caressant la joue.

Mais il n'en sera pas ainsi et elle redoute de croiser son regard inexpressif. Elle n'a pas envie de le voir fouiller en vain dans sa mémoire avant de reprendre l'air nonchalant qu'il maîtrise si bien. Ce n'est pas la première fois qu'elle assiste à sa métamorphose : elle en connaît par cœur chacune des étapes. Elle se glisse donc hors du lit pour se diriger à pas feutrés vers le salon.

Lorsqu'elle aperçoit son reflet dans le miroir du couloir, elle remarque comme tout le monde ses sept taches de rousseur qui dessinent une voie lactée sur ses joues et son nez. Sa petite constellation personnelle, ainsi qu'elle l'appelle.

Elle souffle pour embuer la vitre, où elle tente d'écrire son prénom. D'abord un « A », puis un « d »...

Elle n'a pas le temps de continuer : les lettres ont déjà disparu. Ce n'est pas une question de méthode – peu importe la façon dont elle s'y prend. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé avec un crayon, de l'encre, de la peinture, du sang.

Adeline.

Addie.

Larue.

À quoi bon s'acharner ? Les lettres s'estompent ou s'effacent. Les sons restent bloqués dans sa gorge. Elle éloigne ses doigts de la glace et se tourne vers le salon, qu'elle balaie du regard.

Toby est musicien, comme en témoigne la pièce entière. Des instruments posés contre les murs. Éparpillés sur les tables, des séries de notes et des mots griffonnés sur des feuilles

blanches – quelques mesures à moitié oubliées mélangées à des listes de courses et aux corvées de la semaine. Mais, çà et là, une autre touche : les fleurs qu'il a commencé à collectionner sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Depuis quand ? Aucune idée. Le livre sur Rilke qu'il ne se rappelle pas avoir acheté. Des choses qui survivent à la mémoire.

Comme le propriétaire des lieux est long à se réveiller, Addie se prépare un thé. Lui n'en boit pas, mais il garde dans son placard une boîte de thé de Ceylan et des sachets en soie, vestiges d'une virée à l'épicerie en plein milieu de la nuit – une fille et un garçon qui errent dans les rayons, main dans la main, parce qu'ils n'arrivent pas à dormir. Parce qu'elle refuse de mettre un terme à la soirée. Parce qu'elle n'est pas prête à abandonner.

Elle soulève la tasse pour inhaler le parfum qui s'en dégage. Les souvenirs remontent à la surface : un parc à Londres, un patio à Prague, un salon de thé à Édimbourg. Le passé comme un drap de soie étendu sur le présent.

Il fait froid à New York ce matin-là et les vitres sont couvertes de givre. Addie attrape un plaid sur le dossier du canapé pour s'y emmitoufler. Un étui de guitare occupe un accoudoir, le chat de Toby l'autre. Elle va donc se percher sur le banc du piano.

Le félin, qui s'appelle Toby, lui aussi – « *Comme ça, je peux me parler à moi-même sans éveiller la curiosité...* », lui a expliqué le propriétaire du félidé –, la regarde souffler sur son thé.

Addie se demande si le chat se souvient.

Une fois ses mains réchauffées, elle pose la tasse sur le piano. Puis elle soulève le clapet, s'étire les doigts et commence à jouer le plus doucement possible. Dans la chambre, elle

entend Toby l'homme bouger et chaque centimètre de sa peau à elle, des orteils jusqu'à la racine de ses cheveux, tremble d'appréhension.

C'est le moment le plus difficile. Addie aurait pu partir – c'est ce qu'elle aurait dû faire –, s'éclipser pendant qu'il dormait, quand le matin était encore un prolongement de leur nuit, un instant figé dans l'ambre. Il est trop tard, maintenant. Alors elle ferme les yeux et continue de jouer. Elle a beau entendre les pas du jeune homme se mêler à la mélodie, elle garde la tête baissée et les doigts en mouvement, même lorsqu'elle sent sa présence sur le seuil du salon. Planté là, il contemple la scène en s'efforçant sûrement de recoller les morceaux : le déroulement de la soirée, le moment où il a rencontré cette fille qu'il a ramenée chez lui, le nombre de verres qu'il a bus – un de trop, sans doute, puisqu'il ne se souvient de rien.

Elle sait qu'il ne l'interrompra pas tant qu'elle joue. Elle savoure donc la musique quelques secondes encore avant de s'arrêter. Les yeux levés vers lui, elle feint de ne pas remarquer sa perplexité.

— Bonjour ! lance-t-elle d'une voix joyeuse.

Son accent issu de la campagne française est devenu si léger qu'elle a du mal à le discerner.

— Euh... bonjour... répond-il en passant une main dans ses cheveux bouclés.

Toby, c'est tout à son honneur, arbore le même air que d'habitude : un peu hébété, surpris de découvrir une jolie fille assise dans son salon, un plaid sur les épaules, vêtue en tout et pour tout d'un caleçon et du T-shirt de son groupe préféré.

— Jess, précise-t-elle pour lui sauver la mise. Ce n'est pas grave si tu as oublié.

Toby l'homme rougit et pousse Toby le chat pour s'affaler sur les coussins à un bout du canapé.

— Je suis désolé... Ça ne me ressemble pas. Ce n'est vraiment pas mon genre.

— Et ce n'est pas non plus le mien, réplique-t-elle, un sourire aux lèvres.

Quand il sourit à son tour, un trait de lumière chasse l'ombre sur son visage. Il désigne le piano d'un signe de la tête et elle aimerait l'entendre dire : « Je ne savais pas que tu en jouais », mais il la complimente comme s'il ne l'avait jamais entendue avant ce matin :

— Tu es vraiment douée.

Et c'est vrai. Incroyable, tout ce qu'on apprend quand on a le temps.

— Merci... répond-elle en effleurant les touches du bout des doigts.

Toby ne tient plus en place. Il s'esquive dans la cuisine et fouille dans les placards.

— Café ? demande-t-il.

— J'ai pris du thé.

Elle entame un nouveau morceau. Rien de très compliqué, juste une suite d'accords. Les prémices. La mélodie lui revient : ses doigts se mettent à en interpréter quelques mesures avant de s'immobiliser. Toby réapparaît, une tasse fumante à la main.

— C'était quoi, ce que tu viens de jouer ?

Ses yeux se sont illuminés à la manière des artistes – écrivains, peintres, musiciens, tous ceux que l'inspiration taquine.

— Ça me dit quelque chose... ajoute-t-il.

— C'est toi qui me l'as joué hier soir, répond-elle avec nonchalance.

Ce n'est pas vraiment un mensonge. Il a bel et bien interprété au piano ce morceau... qu'elle lui a d'abord elle-même appris.

— Ah bon ? s'étonne-t-il, les sourcils froncés. Je devais être encore plus bourré que ce je pensais !

Toby a déjà posé sa tasse de café pour attraper un crayon et un bloc-notes sur la table à côté. Il est un peu déconcerté. Il n'est pas du genre à se soûler avant de composer.

— Tu te souviens de la suite ? demande-t-il en feuilletant le calepin.

Elle se remet à jouer et le guide au fil des notes. Il ne le sait pas, mais il travaille sur ce morceau depuis des semaines. Enfin, ils travaillent dessus tous les deux. Ensemble.

Un léger sourire aux lèvres, elle continue d'enchaîner les accords. Au milieu des orties, elle a trouvé un coin d'herbe où poser le pied sans se piquer. À défaut de laisser sa propre empreinte sur le monde, il lui suffit de planter une idée dans l'esprit d'un autre – même si ce n'est pas sans effort – pour la voir commencer à germer et se propager. Rien de concret, bien sûr, mais ce n'est jamais vraiment le cas quand on parle d'inspiration...

Toby a posé sa guitare en équilibre sur un de ses genoux. Il l'accompagne en fredonnant tout bas. C'est pas mal – différent, original. Tout à coup, Addie s'arrête de jouer avant de se lever et de déclarer :

— Il faut que j'y aille.

Toby la dévisage. Il laisse mourir la mélodie sous ses doigts.

— Quoi ? Mais je ne te connais même pas.

— Justement, réplique-t-elle en se dirigeant vers la chambre pour y récupérer ses vêtements.

— Mais j'ai envie de te connaître !

Il pose sa guitare et la suit dans l'appartement. Le moment est arrivé où tout semble injuste à Addie, où elle sent une vague de frustration menacer de la submerger. Elle a passé des semaines entières à apprendre à le connaître et lui, quelques heures à l'oublier.

— Attends ! s'écrie-t-il encore.

Elle déteste cet instant. Elle n'aurait pas dû s'attarder. Elle aurait dû disparaître de sa vue comme de son esprit, mais elle garde toujours l'espoir que la fois d'après sera différente, que la fois d'après ils se souviendront.

« *Moi, je me souviens* », murmure le ténébreux.

Elle secoue la tête pour en chasser cette voix.

— Tu es vraiment pressée ? demande Toby. Laisse-moi au moins te préparer un petit-déjeuner.

Mais elle est trop fatiguée pour déjà recommencer, alors elle ment – elle s'invente une obligation. Elle ne s'autorise pas à ralentir le rythme parce que sinon, elle n'aura pas la force de reprendre et le cycle se répétera. Leur histoire débutera le matin, cette fois. Mais, en fin de compte, ce ne sera pas plus facile et, si elle doit repartir de zéro, elle préfère être une jolie rencontre dans un bar plutôt que la preuve vivante d'une aventure d'un soir que la mémoire a effacée.

De toute façon, ça n'aura plus aucun sens dans un instant...

— Jess, attends ! insiste Toby en lui attrapant la main.

Il cherche en vain les bons mots avant de finir par dire :

— J'ai un concert ce soir, à l'*Alloway*. Tu devrais venir.
C'est sur...

Elle connaît l'adresse, évidemment. C'est là qu'ils se sont rencontrés la première fois – mais aussi la cinquième et la neuvième... Elle lui dit qu'elle viendra et il sourit de toutes ses dents. Comme d'habitude.

— Promis ? demande-t-il.

— Promis.

— Alors à ce soir.

Ses paroles sont pleines d'espoir. Elle franchit la porte avant de se retourner pour lancer :

— Ne m'oublie pas, d'ici là.

Une ritournelle. Une superstition. Une prière.

— J'aurais du mal ! s'exclame Toby.

Elle sourit comme à une plaisanterie. Mais Addie sait, tandis qu'elle descend l'escalier à contrecœur, que la malédiction est déjà à l'œuvre : elle aura disparu de sa mémoire avant même qu'il ne ferme la porte.

Malgré tout, c'est son anniversaire. Et qui dit anniversaire, dit cadeau !

Elle s'arrête devant une boutique dont la façade lui renvoie son reflet aux contours un peu flous, tels ceux d'un fantôme.

La grande vitrine présente un mannequin en mouvement, la tête très légèrement inclinée sur le côté, comme s'il écoutait une chanson que lui seul peut entendre. Son buste longiligne est emmitouflé dans un pull à grosses rayures, un legging enduit glissé dans des bottes montantes, une main levée et les doigts dissimulés dans le col de la veste pendue à son épaule. Tandis qu'elle l'examine, Addie se surprend à changer de position pour l'imiter, la tête penchée. Est-elle inspirée par cette journée, par le printemps qui s'annonce ou une envie de nouveauté, tout simplement ?

À l'intérieur, la boutique sent les bougies neuves et les vêtements jamais portés. Addie caresse des doigts le coton et la soie avant de tomber sur le pull à rayures, qui s'avère être en cachemire. Elle le pose sur son bras ainsi que le legging exposé en vitrine. Elle connaît sa taille – et pour cause : elle ne change pas.

— Bonjour !

La vendeuse enjouée est une jeune fille d'une vingtaine d'années, tout comme Addie. Sauf que l'une est réelle et l'autre, une image figée dans l'ambre.

— Je peux vous aider ?

— C'est bon, merci, répond-elle en s'emparant d'une paire de bottes sur l'étagère. J'ai tout ce qu'il me faut.

Elle suit l'employée vers les trois cabines à rideaux au fond du magasin.

— Appelez-moi si vous avez besoin d'aide, dit la jeune fille avant de fermer le rideau et de retourner à ses autres clientes.

Addie se retrouve seule en face d'une banquette, d'un miroir en pied et... de son reflet. Elle envoie valser ses propres bottines, puis sa veste, qu'elle jette sur le banc. Dans la poche, des pièces de monnaie se mettent à tinter et un objet s'échappe avant de tomber sur le sol avec un claquement sourd. Il roule ensuite dans l'étroite cabine pour s'arrêter contre la plinthe.

C'est une bague. Un petit rond sculpté dans un bois gris cendré. Un anneau familial, autrefois adoré, à présent honni.

Addie fixe un instant le bijou du regard. Ses doigts se contractent, perfides, mais elle ne tend pas la main vers la bague, elle ne la ramasse pas. Elle se contente de tourner le dos au petit cercle de bois et continue de se déshabiller. Elle enfle le pull, se glisse dans le legging et remonte la fermeture Éclair des bottes. Le mannequin était plus mince et plus grand qu'elle, mais Addie trouve que cette tenue lui va bien. Elle aime la chaleur du cachemire, la légèreté du legging et la douce étreinte de la doublure dans les chaussures. Elle arrache les étiquettes une par une sans se préoccuper des zéros qui y figurent.

Joyeux anniversaire ! pense-t-elle en croisant son reflet, la tête inclinée, comme si elle entendait à son tour une chanson fredonnée à son oreille. Une New-Yorkaise moderne dans toute sa splendeur, même si le visage dans le miroir est le même depuis une éternité.

Addie laisse ses anciens vêtements étendus comme une ombre sur le sol de la cabine. Elle abandonne aussi la bague, tel un enfant mis au coin. Le seul article qu'elle récupère, c'est sa veste en cuir noir d'une douceur inouïe, usée jusqu'à la corde. Le genre de veste vintage qu'on s'arrache à prix d'or. C'est d'ailleurs le seul objet qu'Addie a refusé d'abandonner aux

flammes à La Nouvelle-Orléans, même si elle porte son odeur à lui, aussi tenace que la fumée, cette empreinte increvable qu'il laisse sur tout. Tant pis. Cette veste, elle l'adore.

Neuve à l'époque, elle est à présent informe et trahit son âge comme ça n'arrivera jamais à Addie. Elle lui rappelle Dorian Gray, à la différence près que le passage du temps s'imprime cette fois dans le cuir de vache plutôt que la peau humaine.

Addie ressort enfin de la petite cabine. À l'autre bout de la boutique, la vendeuse sursaute, déstabilisée.

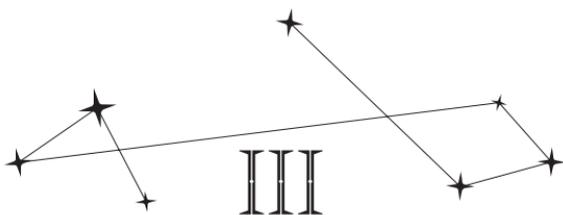
— Ça allait ? demande-t-elle, trop polie pour admettre qu'elle ne se souvenait pas d'avoir conduit quelqu'un en cabine.

Que Dieu bénisse le service client... Addie fait non de la tête, comme si elle était triste de repartir bredouille.

— Il faut parfois se contenter de ce qu'on a, répond-elle avant de se diriger vers la porte.

Quand l'employée finira par trouver les vêtements, cette silhouette allongée par terre dans la cabine, elle ne se rappellera pas à qui ils appartiennent et la cliente croisée à peine quelques secondes plus tôt aura disparu de sa vie, de son esprit et de sa mémoire.

Addie balance la veste par-dessus son épaule, un doigt glissé dans le col, pour surgir dans la lumière du soleil.



Villon-sur-Sarthe

Été 1698

Adeline est assise sur une banquette à côté de son père. Cet homme, cette imposante figure, reste pour elle un mystère, un géant solennel qui a élu domicile dans son atelier.

Sous leurs pieds, des pièces en bois s'empilent comme des corps en miniature sous une couverture. Les roues de la charrette font un bruit de ferraille tandis que Maxime, la robuste jument, les entraîne le long du sentier, loin de la maison. *Loin...* Voilà un mot qui fait battre le cœur de la fillette.

Adeline a sept ans. Sept, comme le nombre de taches de rousseur sur son visage. Petite, maline et aussi vive qu'un moineau, elle demande depuis des mois à se rendre au marché. Elle a supplié sa mère jusqu'à la rendre folle et son père a fini par accepter. Menuisier, il voyage trois fois par an le long de la Sarthe pour se rendre dans la ville du Mans.

Aujourd'hui, elle l'accompagne. Aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, Adeline quitte Villon.

Elle se retourne vers sa mère, qui reste les bras croisés à côté du vieil if au bout de l'allée et qui finit par disparaître quand la charrette prend le virage derrière les collines. Le village défile,

les maisons d'un côté, les prés de l'autre, ici l'église et là les bois, ici M. Berger qui laboure sa terre et là M^{me} Thérault qui étend son linge. Sa fille, Isabelle, assise non loin dans l'herbe, tresse des fleurs en couronne. Elle est tellement concentrée qu'elle en tire la langue.

Le jour où Adeline lui a parlé de ce voyage, Isabelle s'est contentée de répliquer avec indifférence : « *J'aime bien être ici.* » Comme si on ne pouvait pas en même temps aimer un endroit et vouloir en découvrir un autre.

La voilà qui lève les yeux de son ouvrage vers la voyageuse et la salue de la main au passage de la charrette. Quand elle arrive à l'extrémité du village qu'Adeline quitte pour la première fois, la carriole heurte une motte de terre sur la route et tremble comme si elle avait franchi un palier, elle aussi. La fillette retient sa respiration. Elle s'attend presque à sentir une corde se tendre en elle pour la retenir à Villon.

Mais il n'y a ni longe ni embardée. La charrette continue d'avancer. Lorsque Adeline se retourne pour contempler le village qui rétrécit sous ses yeux, elle se sent à la fois excitée et un peu effrayée. Lui qui représentait tout un monde, il se réduit maintenant à une silhouette qui rétrécit à chacun des pas de la jument jusqu'à ressembler à ces figurines taillées par son père, assez petites pour tenir dans sa paume calleuse.

Il faut une journée entière pour gagner Le Mans. L'expédition est rendue plus agréable par le panier de sa mère et la compagnie de son père – le pain et le fromage de l'une, pour se remplir l'estomac, le rire jovial et les larges épaules de l'autre, pour amuser et faire de l'ombre à la fillette sous le soleil d'été.

À la maison, son père est un homme réservé, dévoué à son travail. Mais, sur la route, il commence à s'ouvrir, se déployer,

s'exprimer. Et quand il s'exprime, c'est pour lui raconter des histoires. Des histoires qu'il a rassemblées comme on rassemble du petit bois.

« *Il était une fois* * », commence-t-il avant de se lancer dans des récits de palais et de rois, d'or et de prestige, de bals masqués et de villes extraordinaires.

« Il était une fois... » Voici comment tout a commencé.

Elle ne se souviendra pas des histoires, mais elle se rappellera la façon dont il les raconte. Les mots sont lisses comme les galets d'une rivière. Elle se demande s'il les raconte aussi quand il fait seul le voyage, en s'adressant à Maxime de sa voix satinée, s'il les raconte au bois qu'il façonne ou si ces histoires lui sont réservées à elle, sa fille. Adeline aimerait bien les noter sur le papier.

Plus tard, son père lui enseignera l'alphabet. Sa mère se fâchera en l'apprenant – elle accusera son mari de donner à leur fille unique une occasion de paresser, de gâcher ses journées. Ce qui n'empêchera pas Adeline de filer dans l'atelier pour s'asseoir par terre et s'exercer à écrire son nom dans la poussière qui couvre en permanence le sol de la menuiserie. Mais, aujourd'hui, elle doit se contenter d'écouter.

La campagne défile autour d'eux, portrait en mouvement d'un monde qu'elle connaît déjà. Les prés sont des prés semblables au sien, les arbres sont alignés dans le même ordre – à peu de chose près – et quand son père et elle tombent sur un village, c'est une copie délavée de Villon. Adeline commence à se demander si le monde extérieur est aussi ennuyeux que le sien.

C'est alors qu'apparaissent les remparts du Mans : des crêtes de pierre se dressent au loin, épine dorsale de collines

piquées de motifs. La ville est cent fois plus grande que Villon – au moins dans son souvenir. Adeline retient son souffle lorsqu'ils franchissent les portes pour pénétrer dans la cité fortifiée.

Devant eux s'étend un dédale de rues bondées. Son père guide la charrette entre des maisons aussi serrées que des pierres, jusqu'à ce que l'étroite route débouche sur une grand-place.

Il en existe une du même genre à Villon, bien sûr, mais elle est à peine plus étendue que leur cour, tandis que celle-ci est gigantesque. Le sol disparaît sous une valse de pieds, de carrioles et d'étals. Alors que son père tire sur les rênes, Adeline se met debout sur la banquette pour admirer le marché depuis sa tour d'observation, pour humer l'air saturé d'une odeur de pain et de sucre et pour s'émerveiller de toute cette foule, partout où son regard se pose. Elle n'a jamais vu un tel attroupement, encore moins une multitude pareille d'étrangers. Ils forment un océan de visages inconnus dans des vêtements inconnus, avec des voix inconnues qui s'expriment dans des langues inconnues. Les portes du monde d'Adeline semblent s'ouvrir en grand sur une enfilade de nouvelles pièces dans une maison qu'elle croyait pourtant connaître par cœur.

Adossé à la charrette, son père s'adresse à tous les passants pendant que ses mains, munies d'un petit couteau, s'affairent sur un bloc de bois. Il rabote la surface avec l'aisance de qui pèle une pomme. Des copeaux tombent entre ses doigts. Adeline a toujours adoré le regarder travailler, voir les figurines prendre forme comme si elles se nichaient là depuis le début mais cachées, comme le noyau d'une pêche.

Le travail de son père est magnifique, le bois lisse sous ses mains rêches, une matière fragile manipulée avec des gestes

puissants. Au milieu des bols et des tasses, glissés entre ses outils, se trouvent des jouets à vendre et des figurines de bois de la taille de petits pains : un cheval, un garçon, une maison, un oiseau.

Adeline a grandi entourée de ces objets de bois, mais son préféré n'est ni un animal ni un personnage : c'est une bague.

Elle la porte à son cou au bout d'un cordon de cuir. C'est un anneau délicat gris cendré, aussi lisse qu'un galet. Son père l'a sculpté à sa naissance, pour la fille qu'elle deviendrait, et Adeline l'arbore comme un talisman, une amulette, une clé. Elle y porte la main de temps à autre pour en caresser la surface avec son pouce, comme le fait sa mère avec son chapelet.

Juchée à l'arrière de la charrette, elle s'y accroche comme à une ancre pendant une tempête en dévorant des yeux le spectacle qui s'offre à elle. Sur son perchoir, elle est presque assez grande pour voir les bâtiments de l'autre côté de la place. Elle se met sur la pointe des pieds pour regarder jusqu'où ils s'étendent mais, à ce moment précis, un cheval bouscule leur carriole et la fillette manque de tomber. Son père l'attrape par le bras et l'installe près de lui, en sécurité.

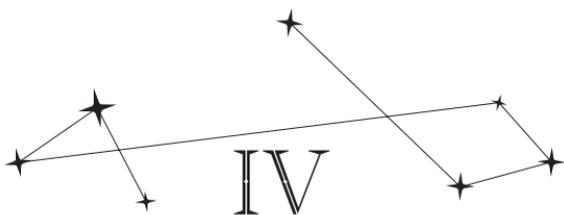
En fin de journée, les figurines de bois ont disparu et Adeline reçoit des mains de son père une pièce de cuivre : elle peut s'acheter ce qu'elle veut. Passant d'un étal à un autre, elle lorgne les pâtisseries et les gâteaux, les robes, les poupées et les chapeaux, mais elle finit par choisir un carnet de feuilles de parchemin reliées par un fil cireux. C'est la blancheur du papier qui lui plaît, l'idée qu'elle pourrait remplir cet espace vide à sa guise.

Elle n'a pas les moyens de s'acheter les crayons qui vont avec, mais son père se sépare d'une deuxième pièce pour lui

offrir des petits bâtons noirs, des fusains, lui explique-t-il, avant de lui montrer comment appuyer la mine sur le papier et comment l'incliner pour transformer en ombre le tracé. En quelques traits rapides, il dessine un oiseau dans un coin. Elle passe l'heure suivante à copier le dessin, bien plus intéressant que les lettres écrites au-dessous.

À l'heure où pointe le crépuscule, son père s'en va garer la charrette. Ils passeront la nuit dans une auberge et, pour la première fois de sa vie, Adeline dormira ailleurs que dans son lit, avant d'être réveillée par des bruits et des parfums inconnus, eux aussi. L'espace d'un instant, aussi bref qu'un bâillement, elle ne reconnaîtra pas la chambre et son cœur s'emballera – d'abord de peur, puis d'un autre sentiment indéfinissable pour la fillette de sept ans qu'elle est.

De retour à Villon, elle se sera déjà changée en une autre version d'elle-même. Une pièce aux fenêtres grandes ouvertes, avide de laisser entrer l'air frais, le printemps et la lumière du soleil.



IV

Villon-sur-Sarthe
Automne 1703

Villon est un village catholique. Du moins, en apparence. Au centre se dresse une église, solennel édifice de pierre où tout le monde se rend pour sauver son âme. Deux fois par semaine, les parents d'Adeline s'y agenouillent, se signent et récitent leurs prières avant de parler de Dieu.

Adeline a douze ans, à présent, alors elle les accompagne. Mais elle prie comme son père retourne des miches de pain, comme sa mère se lèche le pouce pour ramasser des grains de sel : de manière automatique, par habitude plus que par foi.

L'église de Villon ne date pas d'hier et Dieu non plus. Mais c'est ainsi qu'Adeline Le considère grâce à Estelle, selon qui le plus grand danger, quand on décide de changer, est de remplacer l'ancien par du neuf.

Estelle, qui appartient à tout le monde, mais ne dépend de personne d'autre qu'elle-même.

Estelle, qui a poussé comme un arbre au cœur du village, près de la rivière. Estelle, qui est née vieille. Estelle, sortie de terre avec des mains noueuses, une peau ligneuse et des racines assez profondes pour puiser dans son puits secret.

Estelle, qui croit que le nouveau Dieu est un concept en filigrane réservé aux villes et aux rois. Assis sur un oreiller doré surplombant Paris, Il n'a pas de temps à consacrer aux paysans et se tient à l'écart du bois, de la roche et de l'eau qui coule.

Le père d'Adeline pense qu'Estelle est folle.

Sa mère affirme qu'elle ira droit en Enfer.

Le jour où l'adolescente lui a répété ces mots, Estelle a éclaté de son rire de feuilles mortes avant de répondre que l'Enfer n'existait pas, qu'il n'y avait que la terre froide et sombre et la promesse d'un sommeil éternel.

— Et le Paradis, alors ? a demandé la jeune fille.

— Le Paradis est un bel endroit ombragé, un grand arbre qui protégera mes vieux os.

À douze ans, Adeline se demande quel dieu elle devrait prier pour faire changer d'avis son père. Il a chargé sa charrette de marchandises destinées au marché du Mans et harnaché Maxime mais, pour la première fois en six ans, sa fille n'est pas autorisée à partir avec lui.

Même s'il a promis de lui rapporter un autre bloc de parchemin et de nouveaux instruments pour dessiner, ils savent tous les deux qu'elle préférerait l'accompagner pour découvrir le monde au lieu de se voir offrir un nouveau carnet à croquis. Maintenant qu'elle a mémorisé les traits fatigués de Villon et de tous ses habitants, elle est à court de sujets.

Malheureusement, cette année, sa mère a décidé qu'elle ne devait pas aller au marché, que ce n'était pas convenable. Et pourtant, Adeline a la certitude que sa place est encore sur la banquette, à côté de son père.

Sa mère souhaiterait une fille douce, gentille et dénuée de curiosité, qui garde les yeux baissés sur son tricot plutôt que

levés vers le ciel ou impatients de découvrir ce qui se cache après le dernier virage, par-delà la colline. Une fille comme Isabelle Thérault, en somme.

Mais Adeline ne sait pas comment ressembler à Isabelle. Et, surtout, elle n'y tient pas. Ce qu'elle souhaite plus que tout, c'est aller au Mans et, une fois là-bas, observer la population grouillante et l'artisanat foisonnant, goûter les spécialités culinaires de la ville et celles venues d'ailleurs, mais aussi s'imprégner de toutes ces choses qu'elle ne connaît pas encore.

— S'il te plaît, papa ! implore-t-elle en voyant son père grimper dans la charrette.

Elle aurait dû se glisser discrètement au milieu des pièces de bois, bien cachée sous la bâche. Trop tard ! Au moment où Adeline tend la main vers la roue, sa mère l'agrippe par le poignet et la tire en arrière.

— Ça suffit ! ordonne-t-elle.

Son père leur jette un rapide coup d'œil avant de scruter les rênes entre ses mains. La charrette démarre. Adeline tente de se dégager de la poigne de sa mère pour courir à sa poursuite, mais une gifle s'abat sur sa joue.

Ses yeux s'embuent. Un rouge vif sur sa peau annonce le bleu qui va suivre et la voix de sa mère l'atteint comme un second soufflet.

— Tu n'as plus l'âge.

Adeline comprend sans pour autant l'admettre. Elle a le sentiment d'être punie pour avoir grandi. Furieuse, elle voudrait s'enfuir, jeter le tricot de sa mère dans la cheminée et casser toutes les sculptures inachevées dans l'atelier de son père.

Au lieu de quoi, les doigts serrés sur la bague en bois pendue à son cou, elle regarde la charrette prendre le virage

et disparaître entre les arbres. Elle attend que sa mère la lâche enfin et lui ordonne d'aller remplir ses tâches ménagères pour rejoindre Estelle, qui vénère toujours les anciens dieux.

Adeline devait avoir cinq ou six ans la première fois qu'elle a vu cette femme lâcher sa tasse de pierre dans la rivière. C'était une jolie tasse imprimée d'un motif aussi délicat que de la dentelle. Pourtant, Estelle l'a laissée tomber en s'amusant des éclaboussures. Elle avait les yeux fermés et ses lèvres remuaient. Quand Adeline a rattrapé la vieille femme sur le chemin du retour – elle était déjà vieille, à l'époque, elle l'a toujours été –, Estelle lui a expliqué qu'elle priait les dieux.

— Pourquoi ?

— Le bébé de Marie ne se présente pas comme il le devrait. J'ai demandé aux dieux de la rivière d'arranger la situation. C'est leur spécialité.

— Mais pourquoi leur avoir donné ta tasse ?

— Parce que les dieux sont cupides, Addie.

Addie... Un surnom de garçon, selon sa mère. Son père l'utilisait volontiers quand ils étaient tous les deux. Ce nom qui résonnait en elle lui convenait bien mieux que « Adeline ».

Voilà qu'elle trouve Estelle dans son jardin, pliée en deux au milieu des tiges de courges et des rameaux épineux d'un mûrier, aussi tordue qu'une vieille branche.

— Bonjour, Addie...

Elle sait que c'est elle sans même lever les yeux.

C'est l'automne. Le sol est jonché de noyaux de fruits qui, curieusement, n'ont pas mûri. L'adolescente les pousse du bout du pied.

— Comment est-ce que tu leur parles ? Aux anciens dieux. Tu les appelles par leur nom ?

Estelle se redresse. Ses articulations craquent comme des vieilles branches. Elle n'a pas l'air surprise par la question.

— Ils n'ont pas de nom.

— Est-ce qu'il faut lancer un sort ?

— Les sorts, c'est pour les sorcières, répond-elle en soutenant le regard de la curieuse. Et les sorcières finissent souvent sur le bûcher.

— Dans ce cas, comment est-ce que tu les pries ?

— En leur donnant des offrandes et en les abreuvant de louanges. Mais ils sont capricieux. Ils ne répondent pas toujours.

— S'ils ne répondent pas, qu'est-ce que tu fais ?

— J'insiste.

Addie se mord l'intérieur de la joue, une autre question sur le bout de la langue.

— Ils sont combien, ces anciens dieux, Estelle ? finit-elle par demander.

— Aussi nombreux que tes questions, répond la vieille femme d'un ton ferme mais sans une once de mépris.

Addie sait qu'elle doit se montrer patiente. Elle s'efforce de ne pas faire le moindre bruit jusqu'à voir se radoucir le visage d'Estelle. C'est comme attendre à la porte d'un voisin après avoir frappé. Elle entend les pas se rapprocher, le grincement discret de la serrure. Elle sait que la vieille femme va céder.

Après avoir poussé un soupir, Estelle s'ouvre enfin.

— Les anciens dieux sont partout. Ils nagent dans la rivière, ils poussent dans les prés et chantent dans les bois. Ils se cachent dans les rayons du soleil qui caressent les blés, sous les arbustes qui renaissent au printemps et dans la vigne vierge qui grimpe le mur de cette église en pierre. Ils se réunissent aux confins du jour, à l'aurore et au crépuscule.

— Tu veux bien m'apprendre ? demande Adeline, le regard plein d'espoir. À les invoquer ?

La vieille femme soupire à nouveau : elle sait qu'Adeline Larue est aussi maline que têtue. Elle se met à traverser le jardin vers la maison. L'adolescente la talonne, de peur qu'Estelle ne referme la porte sur leur conversation. Mais son interlocutrice tourne vers elle ses yeux perçants.

— Il y a des règles.

Adeline déteste les règles, même si elles sont parfois nécessaires.

— Lesquelles ?

— Tu dois faire preuve d'humilité. Leur offrir un objet auquel tu tiens. Il faut aussi faire attention à ce que tu leur demandes.

— C'est tout ? la questionne Adeline après un instant de réflexion.

Le visage d'Estelle s'assombrit.

— Les anciens dieux sont puissants, mais ils ne sont ni bienveillants ni indulgents. Ils sont capricieux, aussi instables que le reflet de la lune à la surface de l'eau ou les ombres au sol par temps d'orage. Si tu persistes à vouloir les invoquer, sois prudente : prends garde à ce que tu leur demandes et sois prête à en payer le prix.

Penchée vers la jeune fille qu'elle plonge dans l'ombre, elle ajoute :

— Et, surtout, même si la situation est dramatique ou désespérée, ne prie jamais, au grand jamais, les dieux qui répondent à la nuit tombée.

À son retour, deux jours plus tard, le père d'Adeline lui offre un nouveau bloc de parchemin et un paquet de crayons

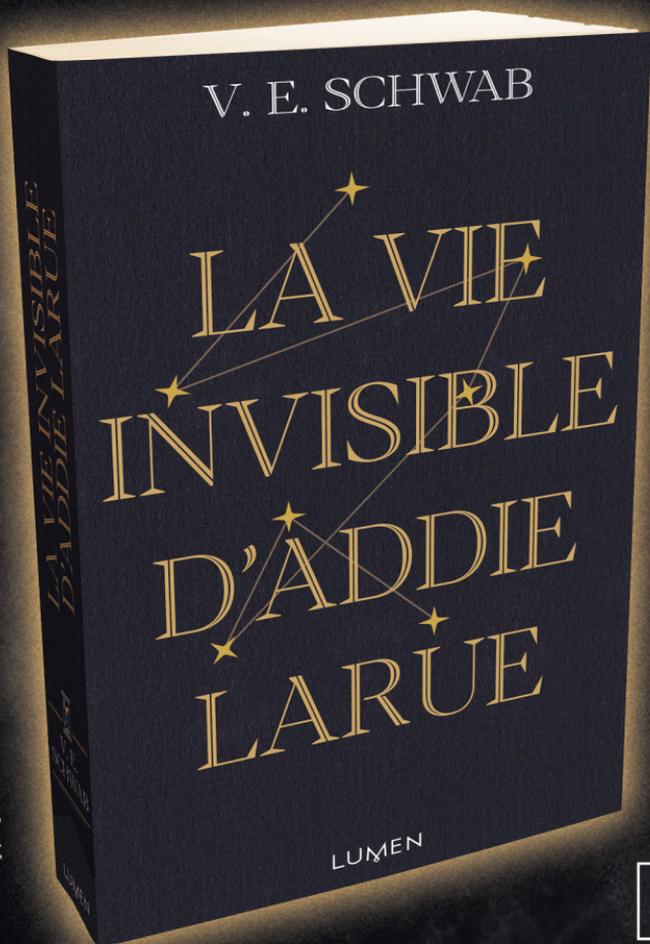
à mine de plomb retenus par une ficelle. Aussitôt, elle choisit le plus beau du lot pour l'enterrer dans le terrain derrière le jardin. Puis elle prie pour qu'au prochain voyage de son père, elle soit autorisée à l'accompagner.

Si les dieux l'entendent, ils s'abstiennent de répondre.

Et, au marché, jamais elle ne retourne.

*Une vie dont personne ne se souviendra...
Une histoire que vous ne pourrez
plus jamais oublier...*

Copyright © 2020 by Victoria Schwab
Visuel provisoire



768 pages
17 €

► Prochainement en librairie

LA VIE INVISIBLE D'ADDIE LARUE

Une vie dont personne ne se souviendra...

*Une histoire que vous ne pourrez
plus jamais oublier...*

Une nuit de 1714, dans un moment de désespoir, une jeune femme avide de liberté scelle un pacte avec le diable. Mais si elle obtient le droit de vivre éternellement, en échange, personne ne pourra jamais plus se rappeler ni son nom ni son visage. La voilà condamnée à traverser les âges comme un fantôme, incapable de raconter son histoire, aussitôt effacée de la mémoire de tous ceux qui croisent sa route.

Ainsi commence une vie extraordinaire, faite de découvertes et d'aventures stupéfiantes, qui la mènent pendant plusieurs siècles de rencontres en rencontres, toujours éphémères, dans plusieurs pays d'Europe d'abord, puis dans le monde entier. Jusqu'au jour où elle pénètre dans une petite librairie à New York : et là, pour la première fois en trois cents ans, l'homme derrière le comptoir la reconnaît. Quelle peut donc bien être la raison de ce miracle ? Est-ce un piège ou un incroyable coup de chance ?

Embarquée dans un voyage à travers les époques et les continents, poursuivie par un démon lui-même fasciné par sa proie... jusqu'où Addie ira-t-elle pour laisser sa marque, enfin, sur le monde ? V. E. Schwab, qui portait ce récit en elle depuis ses débuts, vient enfin de coucher sur le papier son roman le plus personnel. Découvrez l'histoire, sur plus de trois siècles, d'une femme dos au mur mais pourtant indomptable, et de son affrontement avec les forces obscures qui cherchent à la réduire au silence.